PETITE BIBLIO PAYOT
IRRÉSISTIBLES

CAITLIN DOUGHTY

CHRONIQUES DE MON CRÉMATORIUM



Présentation

En général, les gens se décarcassent sacrément pour repousser la mort dans les marges. Caitlin Doughty, elle, fraîchement diplômée d'histoire médiévale, se fait embaucher dans une petite entreprise de pompes funèbres. Comment va-t-elle se dépatouiller avec ses premiers cadavres ? Fermer des yeux dont les paupières ne cessent de se rouvrir, clore des bouches béantes, retirer un pacemaker, mettre des bas à un mort gonflé comme un bonhomme Michelin ou enfiler un string à grand-mère car tel est le souhait de la famille ? Comment enfin sortir les cendres du crématorium sans que ses noodles en prennent un coup et le soir même séduire un mec alors qu'elle sent le roussi ?

Caitlin Doughty explore sa vocation de croquemort avec un humour noir réjouissant. Le récit est fascinant. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, l'objectif – atteint – de cette jeune femme engagée est de nous réapprendre à accueillir nos morts, de façon plus humaine, sans peur, et nous aider ainsi à accepter l'inacceptable.

Caitlin Doughty vit à San Francisco. Entrepreneur en pompes funèbres, elle défend des pratiques funéraires plus humaines, notamment avec sa série culte sur Youtube *Ask a Mortician* et le collectif The Order of the Good Death.

Chroniques
de mon crématorium

Caitlin Doughty

Chroniques de mon crématorium

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clotilde Meyer

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

TITRE ORIGINAL :
Smoke Gets in Your Eyes & Other Lessons from the Crematory
(W.W. Norton)

© Caitlin Doughty, 2014
© Payot & Rivages, 2015
pour la traduction française
106, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris.

Conception graphique : Éric Doxat.

ISBN : 978-2-228-91324-9

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gracieux ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

À mes très chers amis,
Indéfectibles et indulgents,
Ce macabre haïku.



NOTE DE L'AUTEUR

Il paraît que Mata Hari, la célèbre danseuse convaincue d'espionnage durant la Première Guerre mondiale, a refusé de se bander les yeux devant le peloton d'exécution chargé de la fusiller, en 1917. C'est ce que raconte en tout cas un journaliste qui a assisté à la scène :

> « Est-ce que je suis obligée de porter ça ? demande Mata Hari à son avocat en apercevant le bandeau.
>
> – Si Madame préfère s'en passer, libre à elle », répond l'homme de loi avant de se détourner rapidement.
>
> Ainsi, Mata Hari ne fut pas ligotée et n'eut pas les yeux bandés. Campée sur ses deux jambes, elle regarda en face, sans ciller, les hommes chargés de l'exécuter, tandis que le prêtre, les religieuses et l'avocat s'écartaient.

Regarder la mort en face, c'est pas facile. On esquive autant qu'on peut, on préfère se bander les yeux et rester dans le noir plutôt que voir qu'on meurt et comment on meurt. Mais cet aveuglement n'est pas la panacée ; c'est juste un autre symptôme, plus profond, de notre terreur.

On se décarcasse sacrément pour repousser la mort dans les marges : les cadavres sont remisés derrière des portes d'acier, malades et mourants confinés dans des chambres d'hôpital… On est si bien passés maîtres dans l'art de cacher la mort qu'on pourrait nous prendre pour la première génération d'immortels. Mais ce n'est pas le cas : on va tous mourir et on le sait. Comme le disait le grand anthropologue Ernest Becker : « L'idée même de la mort, la peur de la mort est l'obsession majeure de l'animal humain. » Pourtant, c'est aussi la peur de la mort qui nous fait faire des enfants, bâtir des cathédrales, partir en guerre ou encore… regarder des vidéos de chats sur le Net à trois heures du matin ! C'est la mort qui détermine toutes nos aspirations et nos pulsions d'êtres humains. Mieux comprendre ça, c'est mieux se comprendre soi-même.

Ce livre raconte mes six premières années dans l'industrie funéraire américaine. Mauvaise pioche pour toi, lecteur dégoûté par la peinture réaliste de la mort et des cadavres ! C'est là, avant d'entrer, que tu vérifies si le bandeau est bien en place, si tout cela n'est pas que métaphore. Eh bien, sache que les histoires que tu vas lire sont vraies, les personnages bien réels. Seuls les noms et quelques détails (mais pas les plus croustillants, c'est promis) ont été modifiés pour protéger la vie privée de certaines personnes et l'anonymat des défunts.

ATTENTION !
ACCÈS INTERDIT AUX PERSONNES
NON AUTORISÉES
CODE DES RÈGLEMENTS CALIFORNIEN
TITRE 16, DIVISION 12
ARTICLE 3
SECTION 1221.

Soins funéraires et mise en bière.
(a) Les soins funéraires et la mise en bière ou tout autre traitement des restes humains doivent rester strictement privés […]

– *Affichage obligatoire dans tous les établissements funéraires*



1
En rasant Byron

Je n'oublierai jamais le premier mort que j'ai dû raser. Jamais de ma vie je ne me suis sentie aussi maladroite – sauf peut-être pour mon premier baiser ou la première fois où j'ai fait l'amour. Et je peux vous dire que le temps paraît drôlement long quand on se retrouve tout seul avec un vieillard mort, un rasoir rose à la main.

C'était un matin frais, dans une pièce toute blanche ; le pauvre Byron était allongé devant moi, inerte. Je suis restée comme ça, à l'observer, sous la lumière aveuglante des néons, pendant peut-être dix bonnes minutes. Byron : c'était son nom – celui en tout cas qu'indiquait l'étiquette à son pied. Est-ce qu'elle désignait une personne ou une chose ? Difficile à dire… En tout cas, ça semblait important que je sache son nom pour procéder au rituel intime du rasage.

Byron avait (ou plutôt avait eu) dans les soixante-dix ans et un visage hirsute, couvert d'épais cheveux blancs. Il était nu, hormis le drap que j'avais laissé sur le bas de son

corps, je ne sais pas trop pourquoi, au juste. Un reste de pudeur posthume, sans doute ?

Ses yeux, plongés dans les ténèbres, étaient tout mous, comme des baudruches dégonflées. On dit que les yeux d'un amant sont un lac cristallin ; ceux de Byron, eux, c'était plutôt genre mare stagnante. Sa bouche, grande ouverte et toute tordue, semblait crier en silence.

J'ai appelé mon nouveau chef depuis la salle de préparation des corps : « Mike ? Heu, je suppose… enfin, faut que j'utilise de la crème à raser ? »

Mike s'est approché, a tiré d'un petit placard une bombe de Barbasol et m'a bien recommandé d'éviter les entailles. « On ne pourra pas faire grand-chose si tu le coupes, alors attention, hein ! »

Oui, promis, je ferai attention… comme chaque fois que je rase quelqu'un !

J'ai enfilé mes gants de latex et j'ai tapoté les joues froides et raides de Byron, laissant courir ma main sur une barbe de plusieurs jours. Moi, j'avais toujours pensé que les types des pompes funèbres étaient des professionnels, des experts entraînés qui prenaient soin de nos morts à notre place. Est-ce que la famille et les potes de Byron savaient qu'une jeune fille de vingt-trois ans, avec zéro expérience, menaçait d'un rasoir le visage de leur proche ?

J'ai tenté de lui fermer les yeux, mais ses paupières ridées se rouvraient illico comme des stores, comme si le bonhomme tenait à me regarder faire. Nouvelle tentative. Même résultat. Je me passerais bien de ton jugement, sur ce coup-là, Byron !

Même combat avec sa bouche. Je parvenais à la fermer, mais elle ne restait close que quelques secondes

avant de s'ouvrir de nouveau. J'avais beau faire, Byron refusait de se comporter comme un gentleman chez son barbier. J'ai lâché l'affaire et j'ai étalé maladroitement de la crème sur son visage.

« Ce n'est qu'une personne morte, Caitlin. » Je me répétais ça pour me rassurer. « De la viande avariée. Une carcasse d'animal. »

Mais ce n'était pas très efficace, comme technique de motivation. Car Byron était bien autre chose que de la viande avariée : une créature noble et féerique, au même titre qu'une licorne ou un griffon. Un être hybride, mélange de sacré et de profane, bloqué ici avec moi, dans cette gare d'étape entre vie et éternité.

Le temps que je comprenne que ce n'était pas un job pour moi, il était trop tard. Refuser de raser Byron n'était plus envisageable. Alors j'ai dégainé mon arme rose, et j'ai entamé le sale boulot. En pressant la lame sur sa joue, c'était plus fort que moi, je me suis mise à grimacer et à couiner comme un petit chien. Voilà : c'est ainsi qu'a commencé ma carrière de barbier pour les morts.

QUAND JE ME SUIS LEVÉE ce matin-là, j'étais loin de me douter de ce qui m'attendait.

Enfin, disons que je m'attendais au mort, mais pas au rasage : c'était mon premier jour chez Westwind Cremation & Burial, une petite entreprise de pompes funèbres.

Je me suis levée à l'aube (ce que je ne fais jamais) ; j'ai enfilé un pantalon (ce que je ne fais jamais) et des bottes chromées. Le pantalon était trop petit et les bottes trop grandes. J'avais l'air ridicule mais, pour ma défense, je

n'avais aucune idée de ce que pouvait être la parfaite panoplie de l'Incinérateur de restes humains.

Je suis sortie de chez moi au lever du soleil, et j'ai navigué entre les seringues usagées et les flaques d'urine encore fraîches. Un SDF affublé d'un tutu trimballait un vieux pneu, dans l'idée sans doute de s'en faire un chiotte.

Quand je suis arrivée à San Francisco, il m'a fallu trois mois pour trouver un appart. Jusqu'à ce que je rencontre Zoé, une lesbienne étudiante en droit criminel, qui avait une chambre à louer. Maintenant, on partage son duplex rose pétant de Rondel Place, dans Mission District. Notre nid douillet est coincé entre deux charmants voisins : d'un côté un boui-boui mexicain, de l'autre *Esta Noche*, un bar de drag-queens latinos.

Ce matin-là, donc, j'avançais tant bien que mal vers la station BART, quand, au milieu de la rue, un homme a ouvert d'un coup son manteau pour me montrer son sexe. « Qu'est-ce que t'en dis, chérie ? », a-t-il fait en me l'agitant triomphalement sous le nez.

« Eh ben, mon vieux, j'en dis que tu pourrais faire mieux », ai-je répliqué. Il s'est décomposé. Ça fait bien un an, maintenant, que j'habite ici. Et je confirme : il faut vraiment faire mieux pour sortir du lot.

Je suis montée à « Mission Street », puis le train est passé sous la baie et, une fois à Oakland, m'a déposée à quelques blocs de Westwind. J'ai encore marché dix bonnes minutes, et j'ai enfin aperçu mon nouveau lieu de travail – un bâtiment tout à fait quelconque. Qu'est-ce que j'avais imaginé ? Je ne sais pas trop… Un truc comme le salon de ma grand-mère équipé en plus d'une grosse machine crachant de la fumée. En tout cas,

derrière sa grille de métal noir, la bâtisse était tout ce qu'il y a de plus banal (façade blanc cassé, un étage) – ça aurait pu être une compagnie d'assurances, c'était pareil.

À côté de la grille, il y avait une petite pancarte qui disait : « Sonnez SVP. » J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis exécutée. Après un moment d'attente, la porte a grincé et s'est ouverte sur Mike, le patron du crématorium – et accessoirement mon nouveau chef. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois auparavant, et j'avais eu le tort de le croire inoffensif : un homme blanc, la quarantaine, crâne dégarni, taille et corpulence standard, pantalon kaki. Mais ce matin-là, je l'ai trouvé terrifiant, à sa façon de me scruter de pied en cap par-dessus ses lunettes, comme pour mieux mesurer l'énorme erreur qu'il avait faite en m'engageant.

« B'jour, bienv'nue. » Il parlait dans sa barbe, sans articuler. Il m'a ouvert la porte et s'est éloigné.

Est-ce que je devais le suivre ? Je suis entrée, et j'ai pris un couloir qui ne faisait que de tourner. Un grondement sourd résonnait, de plus en plus fort au fur et à mesure que j'avançais.

On ne pouvait pas le deviner de l'extérieur, mais le bâtiment ouvrait à l'arrière sur un entrepôt gigantesque. C'est de là que venait le grondement, plus précisément de deux grosses machines trapues, trônant fièrement au milieu de cette pièce immense, tels les Tweedledum et Tweedledee de la mort.

Sur leur corps de tôle ondulée se greffait une longue cheminée, qui s'étirait jusqu'au plafond et même au-delà du toit. Chacune était équipée d'une porte de métal qui coulissait de haut en bas : deux mâchoires infernales tout droit sorties d'un conte fantastique.

Voici donc les machines crématoires, ai-je songé. Il y a des gens là-dedans, en ce moment même – des gens morts. Je n'en voyais encore aucun, mais le simple fait de les savoir là, tout près, me fascinait.

« Alors, heu… est-ce que ce sont les machines crématoires ? ai-je demandé à Mike.

– On ne voit qu'elles ! Tu serais bien surprise, hein, si je te disais que non ? » a-t-il répliqué, avant de s'engager bille en tête dans un autre couloir, me plantant là encore une fois.

Je suis restée un moment devant les machines, perplexe. Qu'est-ce qu'une jeune fille comme moi, bien sous tous rapports, fabriquait dans un entrepôt mortuaire comme celui-ci ? Il faut vraiment être un peu cinglée pour choisir de travailler dans un crématorium plutôt que, disons, dans une banque ou un jardin d'enfants. D'autant que c'était probablement plus difficile de convaincre l'industrie funéraire de ma motivation : pourquoi une jeune fille de vingt-trois ans serait-elle aussi désireuse de rejoindre ses rangs ? Il y a, c'est vrai, de quoi être méfiant…

J'ai candidaté à des tas de postes, cachée derrière mon écran d'ordinateur et guidée par les mots-clés « crémation », « crématoire », « mortuaire », « funérarium » ou « pompes funèbres ». La réponse – du moins quand j'en recevais une – était invariablement : « Avez-vous déjà de l'expérience dans ce domaine ? » C'était désespérant : les entreprises de pompes funèbres exigeaient de l'expérience, comme si les compétences en la matière étaient faciles à acquérir, comme s'il y avait des TP de crémation au lycée ! Ça a pris des mois, des tonnes de CV et des myriades de : « désolé, mais nous avons trouvé une

personne plus qualifiée », avant que je sois embauchée à Westwind Cremation & Burial.

J'ai toujours eu un rapport à la mort assez compliqué. Depuis le jour – j'étais encore gamine – où j'ai découvert que c'était le destin de tous les hommes, de mourir, j'ai été partagée entre la terreur pure et simple et la curiosité morbide. Quand j'étais petite et que ma mère s'absentait le soir, je pouvais rester des heures dans mon lit sans dormir jusqu'à ce que j'entrevoie les phares de sa voiture. Tant qu'elle n'était pas rentrée, j'étais persuadée qu'elle gisait en sang et en morceaux au bord de l'autoroute, avec des bris de glace mêlés à ses cils. Je suis devenue « fonctionnellement morbide », obsédée par la mort, la maladie et les catastrophes, mais je donnais le change, je passais pour une écolière normale. À la fac, j'ai arrêté de faire semblant : je me suis inscrite en histoire médiévale, et j'ai passé quatre ans à dévorer des articles du genre « L'imaginaire mortuaire et le mythe : l'interprétation de la mort chez les populations indigènes de Pago Pago ». J'étais fascinée par tout ce qui touchait à la mort : les corps, les rituels, le deuil. La lecture de ces articles a fait l'affaire un temps ; mais j'avais besoin d'un truc plus fort : de vrais cadavres, la vraie mort.

Mike a soudain resurgi : il poussait un chariot qui grinçait de toutes ses roues, sur lequel se trouvait le premier macchabée auquel j'allais avoir affaire.

« C'est trop tard aujourd'hui pour que je te montre comment fonctionnent les machines. Mais ce qui me rendrait service, c'est que tu donnes à ce type un coup de rasoir », m'a-t-il ordonné l'air de rien. La famille du mort, paraît-il, voulait le voir encore une fois avant la crémation.

Mike m'a fait signe de le suivre et a emporté le chariot dans une chambre stérile toute blanche, située juste à la sortie du crématorium proprement dit : c'est là qu'on prépare les corps, m'a-t-il expliqué. Il s'est avancé vers un grand placard et en a sorti un rasoir jetable en plastique rose. Il me l'a tendu, a tourné les talons et a disparu pour la troisième fois. « Bonne chance ! » m'a-t-il lancé par-dessus son épaule.

Comme je vous l'ai dit, je ne m'attendais pas à une telle tâche. Mais voilà : je n'avais plus le choix.

Mike n'était pas resté dans la salle de préparation, mais il me surveillait de près. C'était là un test, une initiation à sa méthode d'enseignement pour le moins radicale : tu coules ou tu nages. J'étais la nouvelle recrue, tout juste embauchée pour brûler (et occasionnellement raser) les corps, et de deux choses l'une : *a*/j'en étais capable, *b*/je n'en étais pas capable. Je n'avais pas droit à l'erreur : pas de démarrage en douceur, de courbe d'apprentissage ni de période d'essai.

Mike est revenu quelques minutes plus tard jeter un œil au chantier. « Regarde, là… pas comme ça… dans le sens de la pousse, des petits coups. Voilà, c'est bien. »

J'ai essuyé les dernières traces de mousse du visage de Byron et j'ai contemplé le résultat : une vraie peau de bébé ; pas un accroc ni une brûlure.

Plus tard, dans la matinée, la femme et la fille de Byron sont venues le voir. On l'a emmené jusqu'à la salle d'exposition puis on l'a enveloppé dans un drap blanc. Un lampadaire équipé d'une ampoule rose donnait à son visage un air serein. Rien à voir avec l'éclairage violent des ampoules fluocompactes de la salle de préparation.

Après le rasage, Mike avait pratiqué sur Byron quelque magie funéraire de son cru pour fermer ses yeux et sa bouche béante. À présent, sous la lumière rose, le gentleman semblait avoir atteint la suprême béatitude. Je m'attendais à tout instant à entendre quelqu'un crier : « Mon Dieu, mais qui a bien pu le raser comme ça ? » mais, à mon grand soulagement, ça n'est pas arrivé.

La femme de Byron m'a raconté qu'il avait été comptable pendant quarante ans. Ce devait être un homme rigoureux ; il aurait probablement apprécié mon rasage au petit poil. À la fin (il avait un cancer du poumon), il ne pouvait même plus se lever pour aller aux toilettes. Alors, se raser…

Une fois la famille partie, il était temps de l'incinérer. Mike l'a fait rouler dans la gueule de l'un des monstres crématoires, et a tourné les boutons du panneau frontal avec une dextérité que je n'aurai jamais, j'en suis sûre. Deux heures plus tard, la porte s'est rouverte, révélant les os de Byron réduits à des braises rougeoyantes.

Mike m'a tendu une perche métallique terminée par une sorte de râteau plat, et m'a montré les gestes à faire pour récupérer les os dans la machine. Mais, tandis que les restes de Byron se déversaient dans le récipient prévu à cet effet, le téléphone a sonné. C'est comme ça que j'ai découvert les haut-parleurs encastrés dans le plafond, qui faisaient concurrence au fracas des machines.

Mike m'a passé ses lunettes de protection, et m'a dit : « Tu finis de le ratisser ? Il faut que j'aille répondre… »

J'étais donc en train de retirer le corps de Byron de l'incinérateur, quand j'ai vu que son crâne était intact. Après avoir vérifié que personne, vivant ou mort, ne pouvait me voir, je l'ai attiré à moi tout doucement puis,

quand il a été assez près de l'entrée du four, je me suis penchée pour l'attraper. Le crâne était encore chaud ; j'ai senti sa texture lisse et pelucheuse à travers mes gants.

Byron me fixait de ses orbites vides ; moi, je peinais à me rappeler son visage : à quoi il ressemblait, déjà, deux heures plus tôt, avant de disparaître dans les flammes ? C'est pourtant un visage que j'aurais dû bien connaître, comme un barbier celui de son client. Mais ce visage, cet humain, avait disparu. Mère Nature, comme dit Tennyson, est « rouge de dent et de griffe » ; elle détruit tout ce qu'elle crée de beau.

Les os, une fois réduits par la crémation à leurs éléments inorganiques, deviennent très cassants. Du coup, alors que je faisais pivoter le crâne sur un côté pour mieux le voir, la chose entière s'est désintégrée dans ma main et s'est déversée en miettes dans la boîte au travers de mes doigts. L'homme que Byron avait été – le père, le mari, le comptable – n'était plus rien que du passé.

En rentrant chez moi ce soir-là, j'ai trouvé ma coloc, Zoé, en pleurs sur le canapé : elle ne se remettait pas, décidément, d'un amour sans espoir pour un homme marié qu'elle avait rencontré lors d'un voyage au Guatemala (double coup dur pour son ego et pour son homosexualité).

« C'était bien, ton premier jour ? », m'a-t-elle demandé entre ses larmes.

Je lui ai raconté le jugement silencieux de Mike, l'initiation au rasage des morts, mais je n'ai rien dit du crâne de Byron. C'était mon secret, tout comme le pouvoir étrange et pervers que j'avais ressenti au moment d'écraser ce crâne dans l'univers infini.

Avant de m'endormir au son de la musique ranchera d'*Esta Noche*, j'ai songé au crâne logé dans ma propre tête. Un jour, il ne resterait plus que lui de tout ce qui faisait Caitlin – mes yeux, mes lèvres, mes cheveux, ma chair. Puis, à son tour, ce crâne pourrait bien être écrasé, réduit en miettes par la main gantée d'une misérable fille comme moi.



2
Surprise !

Le deuxième jour, j'ai rencontré Padma. Padma n'était pas juste « dégoûtante ». C'est un mot trop courant, trop simple. C'était bien pire que ça : Padma ressemblait à un personnage de film d'horreur, elle aurait pu jouer le rôle principal dans *Resurrected Voodoo Witch*. Le simple fait de regarder son corps gisant dans son cercueil en carton vous mettait dans un état de panique désespérée, à vous donner l'envie de crier : « Oh mon Dieu, qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que c'est que cette galère ? Pourquoi moi ? »

Padma était une Sri-Lankaise d'origine nord-africaine. Sa couleur de peau naturelle combinée à un stade de décomposition avancé la rendait plus noire que noire. Ses cheveux longs pendouillaient, tout emmêlés : un vrai pétard ! Une moisissure épaisse formait sur son visage comme une toile d'araignée : elle sortait de son nez, gagnait ses yeux et sa bouche béante jusqu'à couvrir la moitié de sa figure. Du côté gauche, un gros creux dans sa cage thoracique donnait l'impression qu'on lui avait retiré le cœur selon un rituel sophistiqué.

Padma avait une petite trentaine quand elle a été terrassée par une maladie génétique rare. Son corps a été conservé des mois au Stanford University Hospital, le temps que les médecins fassent des batteries de tests pour tenter de comprendre ce qui l'avait tuée. Du coup, quand elle nous est parvenue à Westwind, le corps avait pris un aspect surréaliste.

C'était un spectacle grotesque et effrayant pour la novice que j'étais, mais pas question de battre en retraite comme un bébé faon apeuré. Mike, le patron du crématorium, m'avait déjà clairement fait savoir que je n'étais pas payée pour faire l'effarouchée devant les cadavres. Depuis, j'avais un objectif : lui prouver que j'étais tout à fait capable du même détachement clinique que lui.

Je m'entendais déjà répliquer avec l'autorité d'un vrai professionnel : « Moisissure faciale façon toile d'araignée, dites-vous ? Mais on voit ça tout le temps, c'est d'une banalité… »

Tant que vous n'avez pas vu un cadavre comme celui de Padma, la mort peut parfois sembler glamour : à l'époque victorienne, on imaginait volontiers, au sortir du bûcher, la victime expirer avec un mince filet de sang au coin d'une bouche bien rose. Quand Annabel Lee, le grand amour d'Edgar Allan Poe, a été emportée par la mort, le poète rêvait de s'allonger dans la tombe au côté du corps glacé de sa bien-aimée : « Et ainsi, toute l'heure de nuit, je repose à côté de ma chérie – de ma chérie, – ma vie et mon épouse, dans ce sépulcre près de la mer, dans sa tombe près de la bruyante mer. »

Ah ! le délicieux corps d'albâtre d'Annabel Lee !… Et les ravages de la décomposition, alors ? Et l'étreinte

putride promise au malheureux amant prêt à tout pour soulager son cœur brisé ? *Black out ?*

Si encore il n'y avait eu que Padma… Mais le travail quotidien à Westwind était plus rude que ce que j'avais imaginé. Je commençais mes journées à huit heures trente du matin par la mise en route des deux cornues (les crématoires, dans le jargon du métier). Les premières semaines, j'avais toujours sur moi un pense-bête avec la marche à suivre ; je tournais maladroitement les boutons et je surveillais l'allumage des voyants : le rouge pour régler la température, le bleu pour lancer la combustion, le vert pour contrôler le flux d'air. Je savourais le moment qui précédait le réveil rugissant des cornues : c'était le calme avant la tempête qui durerait toute la journée. Pas de bruit, pas de chaleur, pas de pression. Juste une fille (moi), et quelques cadavres tout frais triés sur le volet.

Une fois que les cornues avaient repris vie, c'en était fini de la tranquillité. On se retrouvait au cœur de l'enfer, l'atmosphère brûlante vous étouffait et le souffle du Malin grondait à vos oreilles. Les murs du crématorium étaient tapissés d'un revêtement argenté et bouffant du genre vaisseau spatial, qui avait pour fonction d'isoler la pièce, d'empêcher notamment le boucan des machines d'atteindre les oreilles des familles en deuil dans la chapelle attenante ou dans le salon d'accueil.

La machine était prête à recevoir son premier corps quand la température à l'intérieur de la chambre de brique atteignait les 800 °C. Chaque matin, Mike déposait sur mon bureau une pile de permis d'incinérer délivrés par l'État de Californie : les heureux élus pour la crémation du jour ! Après en avoir sélectionné deux, c'était à moi de localiser mes victimes dans la chambre

froide qui tenait lieu de salle d'attente aux cadavres. Là, accueillie par une bouffée d'air gelé, je saluais les piles de cercueils en carton méticuleusement étiquetés, avec nom complet et date de décès. Dans toute la pièce, flottait un relent de mort glacée – une odeur difficile à décrire, mais impossible à oublier…

Les gens qui se retrouvaient là, côte à côte dans la chambre froide, n'auraient sans doute pas fricoté ensemble de leur vivant : un vieillard noir terrassé par un infarctus du myocarde, une mère de famille entre deux âges morte d'un cancer des ovaires, un jeune Latino tué par balle à deux pas du crématorium. Mais la mort les avait tous réunis ici pour un sommet des nations unies, une table ronde sur la non-existence.

Quand j'entrais dans la chambre froide, je faisais un vœu, toujours le même, et je priais les dieux de m'exaucer. Je leur promettais modestement de mieux me comporter pourvu seulement que le corps que je venais chercher ne se trouve pas sous une pile entière d'autres morts. Ce matin-là, mon premier permis d'incinérer concernait un certain monsieur Martinez. Dans un monde parfait, monsieur Martinez se serait trouvé tout en haut, ne demandant qu'à rouler gentiment sur mon chariot hydraulique. Mais voilà, c'est la loi de l'emmerdement maximal, il était coincé sous monsieur Willard, madame Nagasaki et monsieur Shelton. Ce qui veut dire qu'il allait me falloir faire et défaire les piles de boîtes comme dans un immense jeu de Tetris à la morgue.

Quand monsieur Martinez a enfin été en place sur le chariot, j'ai pu commencer le court trajet qui menait à la chambre crématoire. Il restait toutefois un obstacle de taille : les épaisses bandes de plastique qui empêchaient

l'air froid de sortir de la pièce (les mêmes que dans les stations de lavage ou dans les boucheries) ; c'étaient mes ennemies jurées. Elles vous prenaient dans leurs filets comme les branchages sinistres du *Sleepy Hollow* de Walt Disney. Je détestais les toucher : j'imaginais toujours qu'elles hébergeaient des hordes de bactéries ainsi que, forcément, l'âme tourmentée des disparus.

Sans compter que, évidemment, quand on s'empêtrait dans ces bandes, on calculait mal son coup pour faire tourner le chariot après la porte. Et ça n'a pas loupé : j'ai poussé monsieur Martinez un peu fort, et mon chariot a percuté le cadre métallique – produisant au passage un bruit de gong tonitruant. Mike s'est pointé tandis que je manœuvrais tant bien que mal monsieur Martinez (avant, arrière, avant, arrière…) pour le faire entrer dans la salle de préparation. « Besoin d'aide ? Tu t'en sors ? » a-t-il demandé avec un jeu de sourcils, l'air de dire : « Ça me fait pitié de te voir galérer comme ça, ma pauvre ! »

– Non, non, ça va ! » ai-je répondu joyeusement, en chassant d'une main le tentacule plastico-bactérien et en tirant le chariot de l'autre.

Je m'appliquais à toujours répondre : « Non, ça va. » Est-ce que j'avais besoin d'aide pour arroser les plantes dans la cour ? « Non, ça va. » Est-ce que j'avais besoin de plus d'explications sur la façon de savonner la main d'un homme pour lui retirer son alliance malgré ses articulations gonflées ? « Non, ça va. »

Une fois monsieur Martinez extrait de la chambre froide et arrivé à bon port, il était temps d'ouvrir le cercueil en carton. Ce moment-là du job, c'était mon kif.

Chaque fois, j'avais l'impression d'ouvrir une boîte de « Puppy Surprise » – ces peluches dont raffolaient les

petites filles dans les années 1980-1990. Je revois encore la publicité : un groupe de fillettes de cinq à sept ans étaient réunies autour d'un chien en peluche ; soudain, elles s'animaient et poussaient des cris de joie en découvrant les minuscules chiots cachés dans le ventre de la mère. Il pouvait y en avoir trois, quatre, parfois même cinq ! C'était ça, la surprise des « Puppy Surprise ».

Avec les cadavres, c'était pareil. Quand on ouvrait une boîte, on ne savait jamais ce qu'on allait y trouver : une vieille femme de quatre-vingt-quinze ans morte tranquillement à la maison de retraite ? Ou le corps d'un homme de trente ans retrouvé au fond de son jardin après huit jours de putréfaction ? À chaque fois, c'était une nouvelle aventure !

Parfois, selon ce que je trouvais dans la boîte, je décidais d'approfondir le sujet. Je consultais alors la base informatique d'enregistrement des décès, les modifications apportées par le coroner et les certificats – toute cette paperasse administrative m'apprenait souvent plein de choses sur la vie de la personne et, plus important, sur sa mort, sur ce qui l'avait amenée à me rejoindre ici, au crématorium.

Monsieur Martinez n'avait rien d'exceptionnel, comme cadavre. Si je devais absolument l'évaluer, je lui mettrais la même note qu'un *puppy* à trois chiots. C'était un Latino, un monsieur comme il faut d'une bonne soixantaine d'années, probablement décédé d'une crise cardiaque. Juste sous sa peau se dessinait le contour d'un pacemaker.

Il paraît que les batteries au lithium des pacemakers explosent pendant la crémation si elles n'ont pas été retirées. Ces minuscules bombes auraient le pouvoir,

selon la légende qui court dans la profession, d'arracher la tête aux pauvres employés innocents. En fait, personne n'en a jamais laissé un assez longtemps dans la cornue pour vérifier si la rumeur dit vrai…

Je suis retournée dans la salle de préparation chercher un scalpel d'embaumeur pour retirer le pacemaker de monsieur Martinez. J'ai appliqué l'outil sur sa poitrine et ai tenté d'y faire deux entailles en forme de croix. Le scalpel m'avait l'air bien aiguisé, mais il n'a fait que glisser sur sa peau. Échec total : pas même une égratignure !

Ce n'est pas pour rien que les écoles de médecine utilisent des cadavres : c'est sur ces corps morts que les étudiants perfectionnent leur technique chirurgicale et apprennent à maîtriser leur crainte de faire mal aux patients. Moi, je n'avais qu'une mini-opération à effectuer sur monsieur Martinez, mais j'avais déjà l'impression qu'il souffrait le martyre… En tant qu'êtres humains, on a de l'empathie pour les autres, même quand ils sont morts, d'où l'illusion que le défunt a encore des sensations alors même que son regard vide nous signale qu'il a mis les voiles depuis longtemps.

Mike m'avait montré comment retirer un pacemaker la semaine d'avant mais, bien sûr, ça semblait tout simple avec lui. En fait, la manip exige de forcer pas mal sur le scalpel, plus que ce qu'on pourrait croire – la peau humaine est un matériau étonnamment coriace ! J'ai présenté mes excuses à monsieur Martinez pour mon incompétence puis, après plusieurs autres vains coups de scalpel (assortis d'un flot de jurons agacés), le métal brillant du pacemaker est enfin apparu sous le tissu adipeux et jaunâtre de sa poitrine. Je n'avais plus qu'à le tirer rapidement à moi pour le libérer.

Monsieur Martinez avait été identifié, déplacé et débarrassé de sa pile potentiellement explosive : il était prêt à affronter sa fin par le feu. J'ai connecté le tapis roulant à la cornue et j'ai appuyé sur le bouton qui fait démarrer le processus, digne d'une chaîne de montage, qui conduit le corps dans la machine. La grosse porte de métal s'est refermée dans un bruit sourd, je suis retournée au tableau de bord (un vrai truc de science-fiction !) sur le devant de l'engin, j'ai ajusté l'apport d'air et j'ai lancé la mise à feu.

Il n'y a pas grand-chose à faire pendant qu'un cadavre se consume. En général, je surveillais l'évolution de la température dans la machine, j'entrouvrais de temps en temps la lourde porte pour voir où en était le corps. Elle grinçait comme pour me mettre en garde : « Attention à ce que tu vas découvrir, ma jolie ! »

D'après les *Veda*, les textes sacrés les plus anciens de l'hindouisme (certains ont plus de quatre mille ans), c'est grâce à la crémation que l'âme emprisonnée peut se libérer du corps mort et impur. L'âme s'échappe précisément au moment où le crâne craque et s'ouvre, et elle s'envole vers le monde de ses ancêtres. C'est une très belle idée, mais quand on n'a pas l'habitude de voir brûler un corps humain, c'est une vision d'enfer, limite insoutenable.

La première fois que j'ai regardé un corps en cours d'incinération, j'ai eu l'impression très forte de faire quelque chose d'interdit, même si ça faisait partie du protocole de Westwind. Vous avez beau avoir déjà vu avant des tas de scènes horribles (couvertures d'album de Metal, gravures de Jérôme Bosch ou encore cet épisode d'*Indiana Jones* où le visage du nazi se désintègre), vous ne pouvez tout simplement pas être préparés à un tel